

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1917

Discours prononcé par M. Jean-Baptiste ABEL, Vice-Président de la Chambre des Députés

Mesdames, Messieurs,
Mes chers Amis,

Dans cette époque tragique, la présidence d'une distribution des prix ne constitue pas seulement, comme en tout temps, un honneur enviable ; elle confère aussi le devoir impérieux d'exprimer notre commune résolution de vaincre l'ennemi, notre commune volonté, après tant d'épreuves qui l'ont élevée si haut dans la douleur et dans la gloire, d'assurer à la France, par l'union et par le travail, le premier rang des nations dans les voies du progrès humain et de la civilisation. Il n'est pas d'autre langage qu'un Français puisse faire entendre à des Français.

Mais vous me permettez d'adresser tout d'abord l'hommage de ma reconnaissance à mon éminent ami, M. Steeg, ministre de l'Instruction publique, grand maître clairvoyant de l'Université, qui a bien voulu m'appeler à ce fauteuil, sur les suggestions trop bienveillantes de M. le Proviseur Breitling dont le long apostolat universitaire emplit nos cœurs d'une affectueuse admiration.

Messieurs,

Pendant quarante-quatre ans, l'ennemi avait accumulé les moyens de destruction les plus scientifiques et les plus barbares. A la continuelle menace de son épée aiguisée, nous opposons le calme et la dignité d'un peuple convaincu que ni agressions, ni violences ne peuvent triompher du droit. Nous préparions la guerre sans y croire, oubliant que les forces matérielles opèrent avec plus de rapidité et de brutalité que les forces morales. Le rayonnement de l'idée de justice était aussi impuissant que la poitrine de nos vaillants soldats. Pour arrêter la ruée allemande, il fallait des canons, des munitions, des fortifications, des tranchées !

Souvenez-vous des premiers mois de la guerre. Par le fer, par le feu, dans le carnage, chaque jour précipitait leur marche foudroyante vers Paris, la cité promise aux descendants d'Attila. Mais, voici la Marne : barbare, tu n'iras pas plus loin ! Voici Verdun : on ne passe pas !

Alors, le pays s'organise. Tous ses enfants courent aux armes, toutes ses ressources sont concentrées vers la défense nationale.

Patience, on les aura ! mais, pour les avoir, il faut tenir, et pour tenir, il faut à la nation armée, au front comme à l'arrière, non plus seulement des instruments de mort, toujours plus nombreux, toujours plus puissants, mais la résolution de persévérer dans l'effort et de tendre toute son énergie vers l'action libératrice.

Courage ! aux alliés de la première heure se joignent de nouveaux alliés. Le monde civilisé accourt aux cris de détresse de tant de victimes innocents, femmes et enfants sans défense, mitraillés sans pitié.

Ils brûlent les trésors accumulés de la science et de l'art, sans doute au nom de la raison pure. Ils bombardent les monuments de la foi, sans doute au nom de leur vieux bon Dieu. De ces cathédrales magnifiques, d'où ne s'élevaient, hier, dans le recueillement de l'âme, que les prières d'espérance et de pardon des croyants prosternés, aujourd'hui sanctuaires martyrisés, jaillissent vers le ciel, à travers les lambeaux de leurs dentelles de pierre, des flammes incendiaires qui embrasent l'univers d'une sainte indignation.

Depuis trois ans, les ruines s'amoncellent : que de deuils, que de larmes, que de douleurs ! Mais voici que va sonner l'heure de la Victoire.

De l'autre côté des mers, la grande voix du Président Wilson a proclamé la justice de notre cause, et déjà nous est arrivée, au milieu des acclamations de la France reconnaissante, l'avant-garde d'une puissante armée.

Qui pourrait encore en douter ? Quels esprits faibles oseraient répandre la peur, lorsque est venu le moment décisif où s'ajoute aux forces morales, désormais agissantes, l'appoint d'un grand peuple de cent millions d'habitants qui veut sauver la liberté du monde, menacée par la plus odieuse hégémonie ?

Dans un noble discours dont nous avons applaudi l'élévation des idées et l'élégance de la forme, Vous avez, Monsieur le Professeur Rey, célébré la Terre et les bienfaits que peuvent en retirer la richesse publique, la santé morale de la nation, la vigueur physique de l'individu.

C'est aussi vers la terre que je convie à retourner et à réfléchir tous ceux qui, par lassitude ou égarement, voudraient hâtivement conclure la guerre, après tant de désastres accumulés, au risque de consommer la fin irréparable de la France.

Qu'ils aillent visiter « ces régions du Nord et de l'Est » que vous avez décrites avec tant d'émotion, ces régions « au sol blessé, crevé, bouleversé en tous sens, retourné jusqu'au tuf par le déchaînement monstrueux des forces de destruction et de mort ». Ils comprendront mieux alors ce que notre sentimentalité latine peut attendre de leur culture germanique.

A Noyon, Chauny, Roye, Péronne, Bapaume, dans cent villes ou villages, qu'ils aillent voir, ceux qui doutent de l'avenir, les maisons méthodiquement pillées et détruites, une par une, pour le plaisir de détruire. Dans sa rage de lâcher sa proie, l'ennemi a tout dévasté. De ces immenses vergers, hier encore luxuriants, pas un arbre n'est resté debout. Par milliers, les voilà maintenant couchés, victimes d'un ouragan infernal, - tandis que cependant, de leur tronc haché et dans les rameaux lamentables, se répand encore quelque sève, comme si, en leur dernier printemps, ces arbres mourants voulaient unir leur piété à la nôtre, et orner, de leurs dernières fleurs, la terre où dorment tant de héros.

Aucune illusion, si tenace qu'elle soit, ne saurait résister à la vue de ces régions désolées : sans la victoire complète et certaine, il ne peut pas être de paix durable.

Et quand nous l'aurons obtenue, cette paix si chèrement payée, n'allez pas croire, mes chers amis, que vous retrouverez la vie facile et souriante que nous avons connue et que les plus grands d'entre vous ont entrevue, avant 1914. La guerre sera finie, mais la lutte continuera âpre et ardente. La suprématie des armes n'est qu'un moyen d'atteindre à la prépondérance économique, et toutes les nations, en mal de reconstitution, forgeront leur outillage de production et d'expansion.

Mais que vaudraient les machines les plus perfectionnées sans les hommes ? que deviendrait notre pays si les générations nouvelles n'avaient pas acquis la pleine et nette conscience de leurs devoirs ? lentement mais sûrement, quels que puissent être les bienfaits de nos alliances, l'ennemi revenant à ses méthodes anciennes de pénétration, refoulerait la France à l'intérieur de ses frontières, s'y installerait, l'étreindrait, la supprimerait. Ce qu'il n'aurait pas obtenu par la force, il l'obtiendrait par notre faiblesse.

Chacun de vous, mes chers amis, se doit et doit au pays de travailler pour devenir un homme. S'instruire, affiner ses facultés, éclairer sa route par la science et la raison, chaque jour savoir davantage : voilà la vraie vie. La fin de l'homme, c'est la conquête de la matière par l'idée.

Cultivez donc sans relâche votre jeune intelligence, sans jamais vous décourager, même si parfois la tâche quotidienne vous paraît lourde et rebutante. Répétez-vous, comme une leçon bien apprise et qu'on ne doit jamais oublier, que le travail seul élève l'homme, et qu'il faut, parmi les plaisirs de votre âge, préférer ceux qui donnent aux muscles et au cerveau la force et la vigueur, et, par elles, à notre pensée, la flamme créatrice de la volonté.

Ainsi vous serez prêts à tous les devoirs, même au sacrifice suprême.

Sans doute des divergences individuelles de tempérament, d'éducation, d'intérêts, d'aspirations, créeront entre vous des rivalités et des conflits, mais vous saurez rester unis, pour être forts, chaque fois qu'il s'agira de l'avenir de la France. Avec qui nous entendre mieux qu'entre nous, fils de la même terre, parlant la même langue ? Dans la Société des Nations, comme dans toute autre société, les profits dépendraient des apports : aux grands peuples, les gros dividendes.

Messieurs les professeurs, à vous de féconder ces jeunes cerveaux, espoirs de la Patrie. Chaque année, de classe en classe, vous vous transmettez les générations grandissantes, jusqu'au jour où votre enseignement leur permet, à leur tour, d'apporter à la vie leur part de fécondité. Père de famille, je sais ce qui est dû à votre dévouement, à votre patience, et je vous rends simplement un hommage mérité, en vous exprimant, au nom de tous les pères de famille, à vous et à mesdames les maîtresses des classes élémentaires, nos sentiments de gratitude et de respect. Vous êtes bien les nobles et fidèles continuateurs des traditions de l'Université de France, héritière elle-même d'un patrimoine de science et d'expérience, constitué à travers les siècles, et vous bâtissez, à l'aide des générations présentes, les fondements inébranlables des générations futures.

Pour apprécier la grandeur de votre enseignement et la valeur des hommes que nous avons formés, revenons à la guerre. Tout nous y ramène. Nous vivons pour elle, quand nous n'en mourons pas.

Le Lycée Buffon lui a largement payé son tribut. 109 anciens élèves sont morts au champ d'honneur. Quant aux blessés, il est impossible de les compter, tant ils sont nombreux. Ce que nous savons, c'est que 169 anciens élèves ont été cités à l'ordre du jour, 23 décorés de la Légion d'honneur dont 1 de la croix d'officier, 2 de la médaille militaire.

Sur 21 professeurs mobilisés ou engagés volontaires, 18 sont encore sous les drapeaux.

M. Alexandre Moret a été blessé, M. Richardot est porté comme disparu depuis un an, M. Maurice Brandon a été tué, en août 1914.

A tous ces braves, décernons le chêne et le laurier.

Ils sont tombés, mais la France reste debout, plus grande, plus glorieuse, plus admirée que ne le fut jamais aucune autre Nation dans l'histoire. Lorsqu'on a prononcé soi-même, à l'étranger, devant les foules ignorant notre langue, mais vibrant sous la magie des mots, les noms sacrés de la Marne et de Verdun, on mesure mieux la hauteur des sommets glorieux où le sacrifice de nos morts héroïques a élevé notre pays.

Allons-nous après la guerre, ou sans même en attendre la fin, nous dépouiller nous-mêmes de ce prestige, en gaspiller le profit ?

Pères et mères de famille, ce premier jour de vacances met en joie le cœur de nos enfants. Ne les troublons pas par de trop longs discours, mais, par-dessus leurs têtes chéries, livrons-nous, pour finir, à un bref examen de conscience.

Tant que l'envahisseur n'aura pas été chassé et vaincu, le dogme de la défense nationale fera taire toutes les controverses. Mais après, quel dogme nouveau, fidèlement obéi, assurera la reconstitution nationale ? Nous parlions plus volontiers de nos droits que de nos devoirs. Il a fallu la terrible leçon de la guerre pour nous ouvrir les yeux à la réalité. Si nous avons su nous détacher des considérations individuelles et contingentes, pour nous hausser à la conception de l'intérêt général et permanent, nous aurions plus souvent regardé au-delà de nos frontières, nous aurions cru au péril de la guerre et l'agression ne nous aurait pas trouvés dans cet état d'impréparation qui a failli nous être funeste.

Ce qui nous a manqué, c'est l'esprit de discipline nationale. Sans lui, nous n'avons pas su prévoir. Par lui, puisqu'il fallait vaincre ou mourir, nous tenons la victoire. Sans lui encore, quand nous aurons déposé nos armes victorieuses, tous les sacrifices auraient été inutiles, - le sang versé, la terre dévastée, les milliards dépensés ! – sans que jamais l'espoir du relèvement éclaire de ses rayons nos ruines définitives.

Dans la paix comme dans la guerre, pour vivre comme pour vaincre, sachons garder cette discipline, et la France, régénérée par ses épreuves, forte de l'union de ses enfants, pourra désormais poursuivre, en toute tranquillité, son œuvre de civilisation et de progrès, dans un monde dont elle est la parure.

Jean-Baptiste ABEL

(1863-1921)

Avocat

Député du Var de 1893 à 1898, puis de 1910 à 1919

Ministre du Travail et de la Protection sociale – Gouvernement Ribot 4 (1914)

Gouverneur général de l'Algérie (1919-1921)